

premier pas devait seul coûter au despote accoutumé à faire plier toutes les volontés devant le moindre de ses caprices.

L'abbé de Saint-Bavon pût donner le nom du patron de son couvent à la vieille église de Saint-Jean et constituer un chapitre qui reçut le titre de « chapitre exempt de Saint-Bavon. » Paul IV érigea l'église Saint-Bavon en cathédrale, en 1599, à la demande de Philippe II.

Malgré les interruptions et adaptations que nous venons d'énumérer, l'église Saint-Bavon est d'une beauté bien homogène. Deux rangs de colonnes prismatiques séparent le vaisseau en trois nefs. Au triforium de la nef centrale on remarque une série d'armoiries d'une exécution superbe et que l'on regrette de ne pouvoir admirer de plus près. Ce sont les armes des chevaliers de la Toison d'Or, qui tint son chapitre en l'église Saint-Jean, sous Philippe le Bon, en 1445. Olivier de La Marche nous a conservé le récit des splendeurs dont le duc de Bourgogne entoura cette solennité. Philippe II clôtura la série des grandes assemblées de l'ordre par le chapitre auquel il présida en 1559.

Les panonceaux qui décorent encore aujourd'hui l'église datent, pensons-nous, de cette dernière cérémonie. Ils furent probablement enlevés du chœur, à l'époque où le chapitre eut la malencontreuse inspiration de plaquer le chœur et ses galeries d'un revêtement de marbre, un des plus somptueux anachronismes qui se puissent imaginer.

* * *

Dans la grande nef se trouve la chaire de vérité sculptée en 1745 à Nivelles par Laurent Delvaux. Une œuvre datée d'une époque de complète décadence ne se recommande ni par la pureté ni par l'ampleur du style, mais le groupe de Delvaux dégagé des bois sculptés passablement tourmentés qui le surchargent, a été à bon droit appelé une des meilleures sculptures produites en Belgique depuis la Renaissance.

LA CATHÉDRALE DE SAINT-BAVON. — OEUVRES D'ART. — LAURENT DELVAUX. — LE MAUSOLÉE DE L'ÉVÊQUE TRIEST. — JÉRÔME DUQUESNOY BRULÉ VIF. — L'ADORATION DE L'AGNEAU. — PANNEAUX ÉGARÉS. — RUBENS. — GASPARD DE CRAYER. — LUXE BOURGEOIS. — LA CRYPTÉ. — LA TOUR.

La cathédrale de Saint-Bavon portait primitivement le nom d'église de Saint-Jean. Elle fut consacrée en 941 par l'évêque de Tournai, Transmarus. De cette époque reculée date la partie centrale de la Crypte sur laquelle le chœur actuel a été construit à la fin du XII^e siècle; il fut achevé en 1300. Les chapelles et la partie de la Crypte formant pourtour à l'Est datent du XV^e siècle. La Tour fut terminée en 1534 et c'est de 1533 à 1554 que furent construits les transepts et les nefs.

Charles V contribua pour une large part à la prospérité et au développement de la cathédrale, où il avait reçu le baptême, en 1500. En 1540, l'Empereur transféra à l'église Saint-Jean le chapitre collégial de Saint-Bavon, qu'il venait d'exproprier en englobant la luxueuse abbaye dans les constructions du Château des Espagnols. Après avoir dépossédé les moines de leurs nombreux immeubles, il fallut, pour leur offrir des compensations sortables, déposséder aussi le clergé de Saint-Jean. Dans cette voie le

Aux plus belles traditions de celle-ci se rattache le mausolée de l'évêque Triest, placé à gauche dans l'intérieur du chœur. Le savant et libéral évêque est couché sur un sarcophage au-dessus duquel semblent planer les statues de la Vierge et du Christ, placées dans des niches. Les connaisseurs sont unanimes à considérer les deux anges qui ornent la face antérieure du tombeau comme le dernier mot de la statuaire. Ils ont tout le charme de la vie idéalisée dans une sorte de déification de l'enfance. Le masque, les mains de l'évêque sont, autant par l'élévation de l'inspiration que par leur merveilleuse souplesse d'exécution, des modèles qui peuvent supporter d'être mis en parallèle avec les œuvres les plus pures de l'Italie et de la France.

L'admirable artiste qui signa cet immortel chef-d'œuvre à l'âge de cinquante-deux ans, termina misérablement une glorieuse et noble carrière.

Jérôme Duquesnoy fut accusé d'avoir souillé par un attentat sans nom des enfants qui lui avaient servi de modèles pour l'exécution du mausolée de Saint-Bavon. L'église même, d'après l'accusation, aurait été profanée par cet attentat. La torture arracha au malheureux des aveux à la suite desquels il fut condamné à être étranglé puis brûlé par la main du bourreau. Les plus hautes influences s'efforcèrent en vain d'obtenir une commutation de cette terrible sentence en faveur d'un artiste dont le renom s'étendait au loin et honorait son pays natal.

Duquesnoy fut exécuté et brûlé vif, au Marché aux Grains, le 28 septembre 1654.

Nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner les pièces du procès qui eut un si dramatique épilogue, mais la raison et la conscience protestent contre l'accusation qui pèse sur la mémoire de Jérôme Duquesnoy. Un talent aussi élevé, un sentiment aussi religieux de la beauté, une si pure interprétation du charme de l'enfance sont des choses que l'on ne saurait concilier avec les vices immondes d'un de Sade ou d'un de Retz. Tous ceux qui ont étudié

l'œuvre de Duquesnoy, partagent cette impression douloureuse et indignée et pencheront à voir dans la sentence qui frappa le génial artiste, le résultat d'une erreur judiciaire à laquelle les calomnies des envieux ont pu contribuer pour bonne part. Nous souhaitons que cette impression instinctive soit justifiée un jour par des faits, et la mémoire de Duquesnoy réhabilitée, afin qu'il ne soit pas dit qu'un grand artiste ait justement péri de la main du bourreau, sur une de ces places publiques où l'élévation de son talent eût mérité qu'on lui dressât une statue.

Dans le chœur, on remarque d'autres mausolées épiscopaux, dont le mérite n'égale pas à beaucoup près celui de l'œuvre de Duquesnoy, mais qui ne manquent pas d'ampleur décorative. Trois portes en cuivre ciselé et doré au feu, font partie de la clôture du chœur. Celui-ci renferme de curieuses grisailles en trompe-l'œil, exécutées par Pierre Van Reyschoot, habile et fécond décorateur ; de superbes lutrins en cuivre et quatre énormes candélabres en cuivre rouge repoussé. Ces dernières pièces sont aux armes de Charles I^{er}, d'Angleterre. Elles ornaient l'oratoire particulier du Roi, à l'église Saint-Paul, à Londres. Après l'exécution de l'infortuné monarque, le mobilier de sa chapelle fut vendu aux enchères avec celui des palais royaux. L'évêque Triest fit l'acquisition des quatre candélabres et les offrit au chapitre.

* * *

Peu d'églises en Belgique, on pourrait dire en Europe, possèdent autant de chefs-d'œuvre de peinture. La seule *Adoration de l'Agneau*, par Jean et Hubert Van Eyck, suffirait pour imposer, à quiconque a souci des choses de l'art, une visite à l'église Saint-Bavon. L'école flamande gothique n'a inspiré aucune œuvre aussi grandiose ni aussi parfaite.

C'est à tort que l'on attribue aux frères Van Eyck l'invention de la pein-

ture à l'huile. Le traité du moine Théophile (1) démontre que cette invention, si invention il y a, date de beaucoup plus haut que le xv^e siècle, mais il y a lieu de croire que les Van Eyck trouvèrent des véhicules plus



LES FRÈRES VAN EYCK.

siccatifs que les huiles ordinaires et perfectionnèrent les moyens très rudimentaires dont Théophile expose la technique.

Les deux frères, émules de Memlinck, vinrent se fixer à Gand, dans une

(1) *Schemata diversarum Artium*. On doit une excellente traduction de cette curieuse encyclopédie des arts et métiers au moyen âge, à M. L'Escalopier.

maison située à l'angle de la rue des Vaches et du Marché aux Oiseaux ; ils obtinrent la faveur de Philippe le Bon, et un des gentilshommes de la cour de ce prince, Josse Vydt, seigneur de Pamele, leur commanda un tableau



MEMLINCK.

pour la chapelle que sa famille possédait dans l'église Saint-Jean. Les frères Van Eyck choisirent pour sujet *l'Adoration de l'Agneau céleste par les anges et par les saints et saintes de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Cette œuvre, d'une composition si complexe et d'une facture poussée aux dernières limites du fini, a été trop souvent décrite pour que nous nous attardions à en raconter

ici l'ordonnance; mais il est indispensable de rapporter brièvement par quels périls a passé le chef-d'œuvre de l'école gothique flamande, avant de parvenir jusqu'à nous.

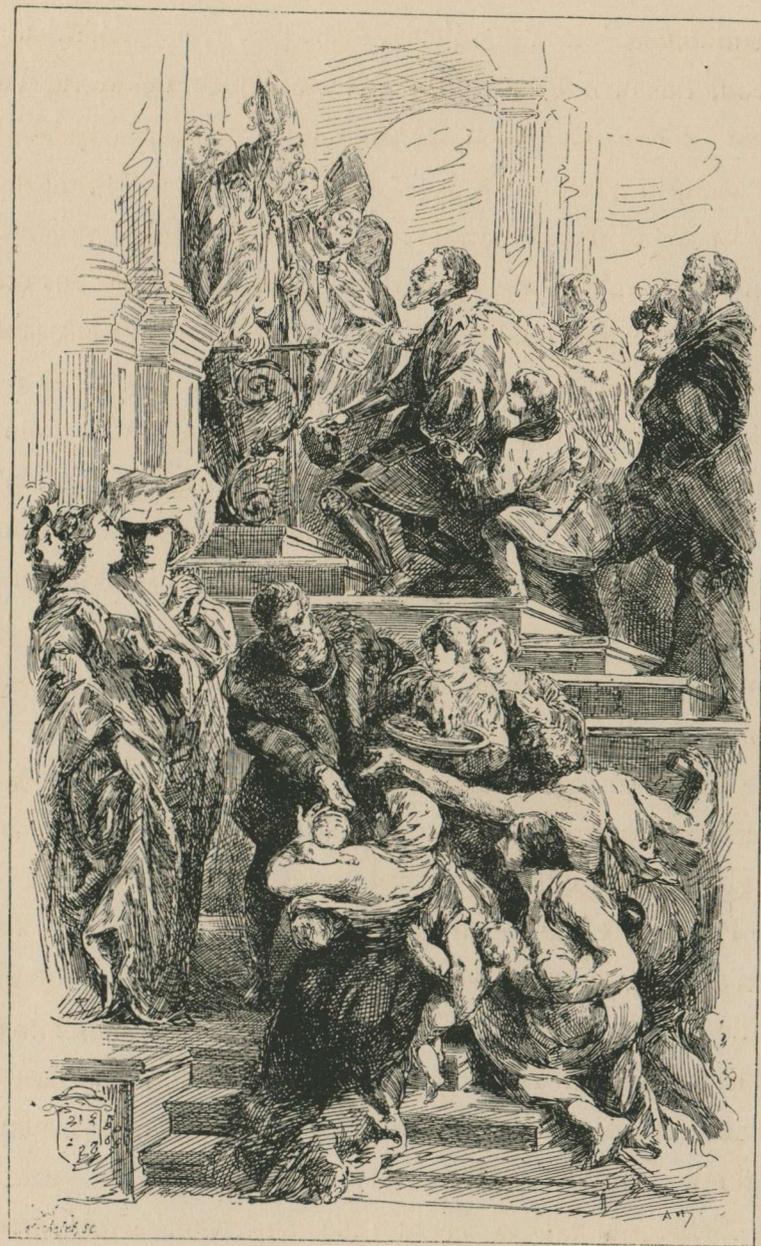
Peu s'en fallut qu'au temps des guerres de religion du xvi^e siècle *l'Adoration de l'Agneau* ne passât en Angleterre. La cathédrale ayant été mise sous séquestre, les calvinistes transportèrent à l'Hôtel de Ville le tableau que sa célébrité préserva de toute atteinte, même à une époque où la passion politique déchaînée avait désappris tout respect. On assure que les réformés eurent la résolution d'offrir le tableau de Van Eyck à Élisabeth d'Angleterre par l'intermédiaire du prince d'Orange et eussent exécuté ce beau projet sans l'opposition d'un descendant de Josse Vydts, qui alléguait ses droits sur une œuvre payée par un de ses aïeux.

Après la reddition de Gand, *l'Adoration* fut réintégrée dans la chapelle de la famille Vydts; mais elle n'avait point échappé encore à tout péril. A deux reprises, elle fut menacée par l'incendie : en 1640 et en 1822. C'est sous une pluie de plomb fondu qu'il fallut à cette dernière date opérer le sauvetage de ce dernier dépôt.

Sous Joseph II, l'Empereur s'étant montré choqué de la nudité des figures d'Adam et Ève qui décoraient deux volets, la fabrique d'église les enleva et les remisa dans quelque recoin de la sacristie. Le tableau fut envoyé à Paris pendant la Révolution et ne revint en Belgique que sous la Restauration; mais la fabrique d'église, peu au courant de la valeur d'une telle œuvre d'art, vendit les volets pour 6,000 francs à un marchand de tableaux bruxellois, M. Nieuwenhuyse. Celui-ci céda son achat 100,000 francs à un amateur anglais, lequel s'en dessaisit en Prusse pour 410,900 francs. On trouve aujourd'hui ces panneaux au musée de Berlin.

Oubliés et dédaignés dans la sacristie, les deux volets représentant Adam et Ève furent, en 1861, offerts au gouvernement, qui les obtint par voie d'échange pour le musée de Bruxelles, si admirablement doté au point de vue des gothiques flamands.

Voici les conditions auxquelles cette transaction fut opérée. La fabrique obtint :



SAINT BAVON RÉVÉLANT SA VOCATION RELIGIEUSE A SAINT AMAND.

1^o Cinquante mille francs destinés à faire exécuter les verrières peintes ornant — ceci est une façon de parler — le chœur de la cathédrale;

2° La copie de six volets de *l'Adoration de l'Agneau*, exécutée par Michel Coxcie pour Philippe II ;

3° L'exécution de copies des volets d'*Adam et Ève*, permettant de rétablir à Saint-Bavon, dans son ensemble, l'œuvre complète des frères Van Eyck.

*
* * *

Non moins importante que l'œuvre de Van Eyck, l'église de Saint-Bavon renferme la toile la plus complète et la plus géniale peut-être du roi des peintres : Pierre-Paul Rubens : *Saint Bavon révélant sa vocation religieuse à saint Amand*. On croit reconnaître les traits du grand artiste dans la figure de saint Bavon. A gauche de la toile, deux figures de femmes, qui sont les portraits des deux femmes du maître. Jamais la science du grand coloriste ne s'éleva aussi haut, jamais son dessin ne fut aussi châtié et n'atteignit un degré de hardiesse aussi étonnant.

Ce chef-d'œuvre émigra également à la suite des événements de 1703 : envoyé à Bruxelles par l'Empereur, il fut restitué à la ville de Gand en 1817.

L'évêque Triest paya *la Vocation de saint Bavon* 600 florins à Rubens.

Soit dit entre parenthèses, le dernier tableau commandé à un artiste, par ou pour le clergé de Gand, date d'il y a une cinquantaine d'années environ ; il est signé Paelinck et ce peintre s'y est réellement surpassé. Par contre, jamais on n'a autant dépensé — depuis deux siècles — pour encombrer les églises de mobiliers hybrides et les couvrir de fresques auxquelles on peut sans doute parfois reconnaître certain mérite archaïque, mais qui manquent absolument d'émotion et ne sauraient en communiquer aucune.

On peut citer, même après le tableau sublime de Rubens, *la Résurrection de Lazare*, par Otto Venius ; *la Descente de croix*, d'Onthorst ; *l'Assomption de la Vierge* et *le Saint Macaire priant pour les pestiférés*, de Gaspard De Crayer, etc., etc.

Plusieurs chapelles du chœur ont, comme la clôture de ce dernier,

des portes de bronze doré ; presque toutes renferment des tombeaux de grand appareil, et cet amoncellement de marbres serait d'un effet magnifique si l'on ne savait que ce revêtement dissimule les beautés beaucoup moins discutables de l'édifice primitif.

La fin du xvii^e siècle, avec cette étrange préoccupation de serrer de près la nature, tout en laissant la porte ouverte aux fantaisies les plus déréglées, a largement sacrifié à la bourgeoise passion du cosu, de ce luxe qui, ne cherchant plus la beauté dans des formes étudiées et bien pondérées, recourt à des difficultés d'exécution manuelle ou à l'étalage de matériaux coûteux et de combinaisons de décor vivement tranchées. C'est ainsi que les plaques de marbre blanc et noir tapissant le chœur et le chevet, et raccordées par des panneaux peints en gris, répondent bien à l'idéal de magnificence que devait caresser un chanoine de Saint-Bavon se carrant à vêpres dans une stalle en acajou mouluré et vernissé au tampon.

*
* * *

La partie la plus originale de l'église est la crypte qui, dès longtemps abandonnée, a eu la rare fortune d'échapper à de précieux « embellissements. »

Seulement, les travaux exécutés au-dessus ont fait renforcer, par de lourdes piles de maçonnerie, les piliers soutenant la voûte. La crypte a de la sorte perdu bonne part de sa physionomie primitive.

On trouve dans ces catacombes les tombeaux de beaucoup de personnages historiques : Borluut, Waernewyck, Utenhove, etc. Un tombeau entouré de statuettes, renferme les restes de Marguerite de Ghistelles. Là reposa le châtelain de Gand, Gérard le Diable, qui, beaucoup plus dévot que son nom ne le ferait croire, fit construire le chœur de l'église de Saint-Jean et s'en fut guerroyer en Palestine.

Sous une humble dalle gît le corps de Hubert Van Eyck, et l'on croit qu'à ses restes sont mêlés ceux de Marguerite Van Eyck, deux fois sa sœur et par le sang et par le génie.

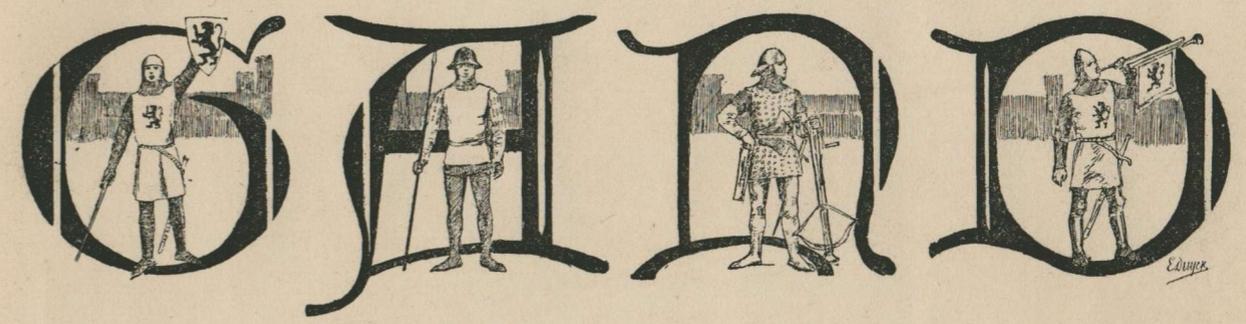
La crypte cessa d'une façon presque absolue d'être affectée au culte lorsque l'église paroissiale de Saint-Jean fut érigée en collégiale. Les mystérieuses ombres de l'église souterraine, favorables à un religieux recueillement, avaient le désavantage de favoriser aussi le libertinage, et un écrivain contemporain du fait, rapporte qu'en 1556 on y trouva en moins d'un an « neuf enfants nouvellement nés. »

La tour de la cathédrale a 271 pieds, soit 81 mètres de hauteur ; la flèche, consumée par le feu du ciel en 1605, ne fut plus reconstruite. Du haut de la plate-forme on aperçoit les tours de Lokeren et de Bruges.



COLLECTION NATIONALE

HERMANN VAN DUYSSE



MONUMENTAL ET PITTORESQUE

FRONTISPICE ET DESSINS

DE

ARMAND HEINS, ED. DUYCK, PUTTAERT, STROOBANT, ETC.



BRUXELLES

A.-N. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
Origine de Gand. — Le Castrum Gandavum. — Conversions. — Les Normands. — Cité militaire du Vieux-Bourg. — Château des Comtes; ses vicissitudes; son état actuel. — Le Prinsen-Hof; le Leuwen-Hof. . .	5
Le Cloître Saint-Bavon. — Le Baptistère. — Passe-temps de moines et pèlerinages. — Annexion d'un couvent par un empereur très chrétien. — Le Château des Espagnols. — Trouvailles. — Le Musée des ruines. . .	25
Le Beffroi. — Les ménétriers du Beffroi. — Dispositions intérieures. — Le « Secret. » — Le vieux Gand. — L'Homme du Beffroi. — Le Campanile. — Roeland, sa naissance, ses deux condamnations capitales, sa fin. — Le Carillon. — Le Dragon. — Légende et vérité.	39
L'Hôtel de Ville, ses alluvions successives — De Waeghemakere et Keldermans. — Chef-d'œuvre interrompu. — Décadence et vandalisme. — Restauration. — Chapelle, Salle des Pas-Perdus. — Arsenal. — Salle des États. — Un caprice de Marie-Thérèse	50
La Cour du Serment Saint-Georges. — Le clos des Arbalestriers. — La Halle aux Draps. — Gilde Saint-Michel. — Mamelokker. — Salle du Bureau de Bienfaisance. — Le Groote Morian. — Le Samson. — La Grande Faucille. — Les sous-sols de la rue Haut-Port. — Ryhoves-Steen. — Grande Boucherie. — Prinse Kinderen. — Piloni. — Le Chastelet. — Martin Nabur	63
Quais de Gand. — L'Étape. — Maison des Mesureurs de Grains, seigneurs de l'Étape. — Francs-Bateliers. — Leur hôtel, leurs privilèges. — Francs-Compagnons. Leur baptême.	74

	PAGES.
Le Marché du Vendredi. — Artevelde. — Le Mauvais Lundi. — Tournois. — Torrecken des Tanneurs. — Dulle-Griete. — Problèmes de la tech- nologie ancienne. — Les états de service du Grand-Canon. — Son sobriquet.	84
Les Remparts de Gand. — Les Anciennes Portes. — Le Château des Espagnols. — Le Rabot. — Steen de Gérard le Diable. — La Dernière Citadelle de Gand. — Assaut par persuasion. — Ville ouverte.	96
La Byloke. — L'Hospice des Vieillards. — Peintures murales. — Halleyns Kinderens Hospitaal. — Les Béguinages.	104
Les Églises. — Trésors problématiques. — Saint-Nicolas. — La Chambre des Sonneurs. — « De Liemaecker. » — La Famille Minsau. — Saint- Jacques	110
La Cathédrale de Saint-Bavon. — Œuvres d'art. — Laurent Delvaux. — Le mausolée de l'évêque Triest. — Jérôme Duquesnoy brûlé vif. — L'Adoration de l'Agneau. — Panneaux égarés. — Rubens. — Gaspard de Crayet. — Luxe bourgeois. — La Crypte. — La Tour	116
L'église de Saint-Michel. — Les Théophilanthropes. — Tableau de Van Dyck. — La Résurrection, par De Crayer, à l'église Saint-Martin. — L'abbaye de Mont Saint-Pierre. — Sa richesse. — L'église Notre-Dame. — Yzeren Zolder. — Cloître et caserne. — Souterrains. — Serment de l'Arquebuse dit : Gilde de Saint-Antoine.	127
Musée d'antiquités. — Reliques gantoises. — Musée de peinture. — Tableaux anciens, classiques et romantiques. — Œuvres modernes. . . .	134
L'Université. — Ses Collections. — Les Écoles. — L'Avenir. — Industrie. — Liévin Bauwens et la « Mull Jenny. » — Le Lin. — La « Lys. » — Les Fleurs. — Le Casino. — Jardin d'Hiver. — Van Houte. — Le Dock . . .	139